

La vérité sur les casseurs

Textes à l'appui



Entre 10 heures du matin et 21 heures, 10 000 grenades ont été tirées dans Paris ce samedi 1^{er} décembre. 900 à l'heure, 15 à la minute, une grenade toutes les 4 secondes contre les mauvais Gilets jaunes.

Les Gilets jaunes, il y a les bons et il y a les mauvais. Les mauvais, on les appelle des casseurs.

Mais qui sont ces casseurs ? Nous en connaissons un. Pas de masque, pas de cagoule, le casseur le plus violent, c'est lui, lui et le petit monde dont il est le fondé de pouvoir.

La France est choquée par cette explosion de violence et de vandalisme. Mais ce n'est rien à côté de la violence des riches, à côté de la violence du président des riches.

Pas de capuche, pas de lunette de piscine, pas de gilet jaune, pas besoin de courir, ni de hurler, leur violence ne date pas d'hier. Leur violence est admise, elle est si naturelle qu'on ne la remarque même plus, mais elle détruit beaucoup plus, depuis beaucoup plus longtemps. C'est d'abord cette violence-là que la lutte des Gilets jaunes a mise en évidence. Ce samedi 1^{er} décembre, la canaille s'en est pris aux beaux quartiers, banques, arc de triomphe, prestige, grand luxe, belles autos, grands parfums, hôtels particuliers. C'est mal, c'est très mal, mais ça change un peu de la Bastille et de Clichy-sous-Bois, non ? C'est violent, mais c'est mille fois moins violent que la violence des fauchés de l'avenue Foch et ça ne date pas d'hier.

À la Chambre des députés, en 1906, Jean JAURÈS parlait de la violence des riches et de la violence des pauvres :

"Le patronat n'a pas besoin, lui, pour exercer une action violente, de gestes désordonnés et de paroles tumultueuses ! Quelques hommes se rassemblent, à huis clos, dans la sécurité, dans l'intimité d'un conseil d'administration, et à quelques-uns, sans violence, sans gestes désordonnés, sans éclats de voix, comme des diplomates causant autour du tapis vert, ils décident que le salaire raisonnable sera refusé aux ouvriers ; ils décident que les ouvriers qui continuent la lutte seront exclus, seront chassés, seront désignés par des marques imperceptibles, mais connues des autres patrons, à l'universelle vindicte patronale. [...] Ainsi, tandis que l'acte de violence de l'ouvrier apparaît toujours, est toujours défini, toujours aisément frappé, la responsabilité profonde et meurtrière des grands patrons, des grands capitalistes, elle se dérobe, elle s'évanouit dans une sorte d'obscurité."¹

Voilà la violence de Macron, voilà à quoi nous nous sommes habitués jusqu'à trouver ça normal, jusqu'à trouver ça inéluctable et naturel.

¹ Jean Jaurès, discours devant la Chambre des députés, séance du 19 juin 1906.

Et c'est cette violente inégalité qui soudain est dénoncée, condamnée, combattue, non par des penseurs éclairés, non par des commentateurs de plateaux télé ni par des *Youtubeurs* en trottinette engagés, non, mais par le peuple.

Oui, ils s'appellent comme ça, les *Gilets jaunes*, nous sommes le peuple. C'est l'inconscient de la Révolution française qui parle ? Allez savoir.

Ça leur permet surtout d'échapper aux étiquettes politiques. Gauche, droite, Marine, Mélenchon, Macron, vote blanc, abstention, peu importe. On ne s'arrête plus à ça. On nous fait croire que c'est ça la politique, mais ça c'est les élections, les élections, c'est pas de la politique, disons que ça vient après.

Les *Gilets jaunes*, c'est le retour de la politique, la seule, l'essentielle : ce qu'il faut pour vivre. C'est ça la politique, c'est simple. Ce qu'il faut pour vivre, chacun le sait, chacun y a droit. Et quand il ne l'a pas, quand il ne l'a plus, quand il craint de ne plus l'avoir, il pourrit. Ça s'entasse, ça ronge, ça fermente, longtemps, des années. Et soudain, on ne sait pas pourquoi, d'un seul coup ça pète, ça sort du tube, et c'est impossible de remettre tout ça dedans. C'est un suicide ou c'est une révolution. Une révolution, c'est quand ça fait ça en même temps pour des milliers, pour des millions qui se croyaient chacun tout seul à vivre comme ça. Très rare, oui. Un genre de miracle, si vous voulez.

C'est avec eux qu'on était samedi, tandis que ça pétait à Paris et un peu partout, Dillah Teibi est allé rencontrer des *Gilets jaunes* qui tiennent le carrefour à Montabon, dans la Sarthe, vers Le Mans. Tandis que les médias récupèrent et formatent l'événement, et dramatisent jusqu'à la nausée, nous voilà avec eux, avec cette frange de France à l'origine de ce qu'il faut bien appeler donc une révolution.

Une révolution qui, c'est sûr, va changer le monde, mais qui les a déjà changés eux, chacun personnellement dans leur vie et dans la solidarité avec les autres grâce à la lutte qui s'invente à chaque instant, chemin faisant, sans grand leader, sans grande organisation, ce qui ne les empêche nullement de rédiger un très judicieux cahier de revendications. Comme disait Mark Twain,

"ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait".

Une idée qui leur va bien.

Daniel Mermet

Un commentaire :

Le 4 décembre à 09:36, par **Phil Rlbo**

Comment croire en l'histoire

De ce monde meilleur

Promesse dérisoire

Lendemain enchanteurs

Attendre des mêmes personnes

Qui hier t'ont trompé

Une vie soudain moins morne

Un horizon débouché
Lorsqu'avec un langage abscon
On te met sous le joug
Et qu'il ne te reste pour de bon
Qu'à tendre l'autre joue
Donnez-moi du rêve
Donnez-moi un idéal
Je veux une trêve
Dans ce monde de carnaval
Fuir ce décor
Ce rôle d'esclave
Vivre sans temps mort
Et jouir sans entrave
Ne plus croire en l'histoire
De ce système exangue
Son lot de désespoir
Et ses valeurs marchandes
Ne plus être acteur
Dans ce monde cupide
Être réaliste
Demander l'impossible
Prendre mes désirs
Pour des réalités
Ne plus perdre ma vie
A chercher à la gagner
Donnez-moi du rêve
Donnez-moi un idéal
Je veux une trêve
Dans ce monde de carnaval
Fuir ce décor
Ce rôle d'esclave
Vivre sans temps mort
Et jouir sans entrave